

A black and white photograph of a woman, likely a boxer, in a ready stance. She is wearing a dark, sleeveless, form-fitting athletic top and shorts with three white stripes at the hem. She has dark, curly hair and is wearing large, dark boxing gloves. She is leaning forward, looking intently towards the camera. The background is dark and out of focus.

LORRAINE

**KALTENBACH**

CLÉMENTINE

**PORTIER-KALTENBACH**

# Championnes

ELLES ONT CONQUIS L'OR,  
L'ARGENT, LE BRONZE

**ARTHAUD** POCHE

*« Forte, performante et libre - et donc subversive -, la femme sportive constitue un danger pour l'ordre établi. Contrairement au champion dont chacun salue les exploits, elle sera donc longtemps accueillie avec circonspection. »*

Tennis, football, hockey, vélo, voile... Il n'est pas une discipline sportive où les femmes n'aient eu à combattre pour faire leur place aux côtés des hommes. Et il fallut souvent des figures d'exception pour rompre la barrière des conventions. C'est à elles que ce livre rend hommage, à toutes ces championnes, femmes d'action et de caractère qui s'imposèrent, en dépit de la réprobation dont elles furent l'objet.

Militantes ou parias, touche-à-tout ou stars du spectacle, bourgeoises ou filles du peuple, elles osèrent s'aventurer au-delà des limites que la société leur avait fixées. De Kyniska, princesse grecque de Sparte et championne de course de char, à Keiko Fukuda, première judoka à atteindre le grade de ceinture noire dixième dan, elles représentent aujourd'hui encore des modèles à suivre.

*Clémentine Portier-Kaltenbach*, historienne et journaliste, participe comme chroniqueuse histoire à de nombreuses émissions à la radio et à la télévision.

*Lorraine Kaltenbach* a toujours vécu de sa plume que ce soit à la Commission des affaires culturelles, familiales et sociales de l'Assemblée nationale ou auprès de différents ministres.

# Championnes

Elles ont conquis l'or,  
l'argent, le bronze



Lorraine Kaltenbach  
Clémentine Portier-Kaltenbach

## Championnes

Elles ont conquis l'or,  
l'argent, le bronze

**ARTHAUD** POCHE

© Flammarion, Paris, 2016 pour l'édition illustrée

© Flammarion, Paris, 2019

pour la présente édition

87, quai Panhard-et-Levassor

75647 Paris Cedex 13

Tous droits réservés

ISBN : 978-2-0814-4497-3

## Un défi pour le sport

Le sport a toujours été une affaire d'hommes. Dans presque tous les pays du monde, génération après génération, pères, maris, frères et fils vont s'accorder à interdire à leurs filles, épouses, sœurs et mères l'accès aux gymnases, aux stades ou aux terrains de jeux où seule la virilité conquérante est appelée à s'exprimer et à s'épanouir.

Dans une histoire du sport depuis l'Antiquité, on croquera donc bien peu de « championnes » en proportion aux centaines de champions dont la postérité a conservé la trace. Avant la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, dans la plupart des pays occidentaux, toute femme qui se risque à pratiquer un sport est en effet considérée comme une bizarrerie et une exception dérangeante. Pis encore, elle est une rebelle qui s'initie par effraction à des pratiques masculines et développe des qualités qui lui sont interdites. Elle brave le désir masculin d'un corps de femme fragile et dominé. Elle déplaît, car elle ne se résout pas à la nécessité d'être protégée. En effet, si elle-même est de taille à

se défendre toute seule, pourquoi accepterait-elle la tutelle d'un mari ?

Assujettie aux pouvoirs religieux, politique, médical, philosophique des hommes, la femme qui prétend pratiquer un sport va devoir batailler sur tous les fronts : il lui faudra à la fois braver les préjugés dénonçant le caractère « masculinisant », et donc déplacé pour les femmes, de toute pratique sportive, refuser les codes vestimentaires qui font du corps féminin un tabou et lui assignent des tenues incompatibles avec l'exercice physique, et enfin, s'insurger contre... la médecine qui échafaudera toutes sortes de théories aberrantes sur les effets du sport sur le corps des femmes.

Forte, performante et libre – et donc subversive –, la femme sportive constitue un danger pour l'ordre établi. Contrairement au champion dont chacun salue les exploits, elle sera donc longtemps accueillie avec circonspection, et la plupart du temps, avant de saluer sa performance, on se contentera de commenter sa tenue vestimentaire !

Rénovateur des jeux Olympiques modernes à Athènes en 1896 et père du sport français, Pierre de Coubertin lui-même considérait que le véritable héros olympique était l'« adulte mâle individuel » et qu'en fait de sport, le rôle des femmes devait se résumer à déposer la couronne de laurier sur le front des vainqueurs. Eh oui, au tournant du <sup>xx</sup>e siècle, l'heure était encore à ce genre de considération.



C'est dire la force d'âme, le culot, l'enthousiasme à soulever des montagnes qu'il fallut aux grandes pionnières du sport pour se lancer, malgré les moqueries et les interdits du moment, dans des disciplines jusqu'alors réservées aux hommes.

Dérivant de l'ancien français *desport* qui avait le sens de s'« amuser », le mot « sport » apparaît en langue anglaise en 1820. En France, il reste à peu près inconnu avant la création des courses (1833) et ne fera son apparition dans le dictionnaire de l'Académie française qu'en 1878. Avant cette époque, on parlera donc d'athlètes, non de sportifs. Ces athlètes ne sont alors pour ainsi dire que des hommes, et les seuls exploits sportifs féminins notables sont des performances individuelles. Il faut attendre la toute fin du XIX<sup>e</sup> siècle pour que les femmes commencent à pratiquer des « sports » collectifs.

Mais en matière de féminisation du sport, le vrai changement s'opérera au lendemain de la Première Guerre mondiale. En mobilisant les hommes sur le front, la guerre va en effet ouvrir aux femmes toutes sortes de tâches et d'emplois jusqu'alors strictement réservés aux hommes. Conséquence heureuse de ces années terribles, la place de la femme va changer dans tous les pays belligérants.

En 1921, la rameuse Alice Milliat parvient à organiser à Monte-Carlo les tout premiers Jeux mondiaux féminins. Quatre ans plus tard, en 1925, la démission de Pierre de Coubertin encouragera le Comité

international olympique à accueillir les femmes dans d'autres disciplines que le croquet, la pêche, le ballon et les « épreuves scolaires », comme cela avait été le cas avant la guerre aux jeux Olympiques de 1900 ; des Jeux auxquels n'avaient d'ailleurs pris part que 22 femmes pour... 997 hommes !

De Kyniska la Spartiate à Albertine la hockeyeuse canadienne, de Nicolasa la torera à Sonja la patineuse norvégienne, d'Alfonsina la paysanne italienne sur sa bicyclette à Evguenia la princesse russe formée à Berlin par les as de l'aviation, de Melpomène la marathonnienne grecque à Bessie l'aviatrice afro-américaine... toutes ces pionnières vont contribuer à féminiser le sport, et le nom de certaines d'entre elles va entrer dans l'histoire. Par leurs exploits sur terre, sur mer ou dans les airs, ces femmes de tous les pays, de toutes les conditions sociales, ces grandes aïeules du sport féminin, ont chacune à leur manière servi avec humilité et noblesse la cause féminine.

Oyez, oyez, trompettes de la renommée ! Le panthéon du sport féminin a ses grandes dames ! Les pages qui suivent n'ont d'autres buts que de les tirer de l'oubli et de leur rendre l'hommage appuyé qui trop souvent leur fit défaut...

## I.

### LES VÉTÉRANTES

*L'histoire du sport féminin ne commence vraiment que dans la seconde partie du XIX<sup>e</sup> siècle. Cependant, au cours des siècles précédents, pareilles à des comètes perçant l'obscurité, surgissent çà et là quelques figures de femmes hors du commun.*



## KYNISKA

### Première championne olympique (IV<sup>e</sup> siècle avant J.-C. / Grèce)

Dans l'Antiquité grecque, l'exercice du corps est primordial. Chaque cité a son stade et son gymnase, et des rencontres publiques ont lieu régulièrement, notamment à Delphes, Némée ou Corinthe. Mais les compétitions les plus célèbres, celles qui aujourd'hui encore incarnent à nos yeux la genèse du sport, sont bien sûr les jeux Olympiques. Durant près de mille ans, les cités grecques si souvent ennemies remiseront leurs armes au vestiaire tous les quatre ans pour célébrer à Olympie, le temps d'une trêve sacrée, l'harmonie entre les hommes et l'hellénisme fédérateur.

Qualifiés d'« olympioniques », les champions – considérés comme des demi-dieux – sont comblés d'honneurs et de largesses. Mais qu'en est-il des « championnes » ? Existente-elles seulement dans ce monde grec où l'on vénère des divinités féminines, mais où la femme est plus éloignée de la citoyenneté qu'un étranger ou un esclave ?

### *Pas de femmes aux jeux Olympiques...*

Durant les jeux Olympiques, seule la présence des petites filles et de la prêtresse de Déméter est tolérée dans l'enceinte sacrée. Non seulement les femmes mariées ne sont pas autorisées à participer aux Jeux, mais il leur est également formellement interdit d'y assister, sous peine de mort ! Être précipitées dans le vide du haut du mont Tropaion, voilà ce qui attend les épouses trop curieuses...

Cette règle terrible souffrira au moins une exception fameuse : celle d'une mère de famille nommée Calipatira qui se déguisera en entraîneur pour pouvoir assister au triomphe de son fils. Découverte, elle sera finalement graciée, car sa famille comptait – outre son fils – de nombreux olympioniques.

D'où vient que les femmes soient ainsi prosrites ? Officiellement, on invoque des raisons religieuses. Officieusement, on cherche surtout à éviter que ces dames n'établissent entre leurs époux et les athlètes – concourant nus comme des vers – des comparaisons morphologiques qui pourraient tourner au désavantage des maris et encourager l'adultère ! À défaut d'offrir aux dames d'alors l'édifiant spectacle de corps musculeux et huilés, dont l'*Hermès de Praxitèle* exposé au musée d'Olympie nous donne aujourd'hui un appétissant aperçu, les athlètes de la Grèce antique nous ont laissé en héritage le noble mot de « gymnastique ». Car *gymnos* en grec ne signifie pas autre chose que... « nu » !

*... mais des Spartiates en tunique courte*

Des Jeux féminins existent pourtant bien : les jeux dits « Héréens », organisés en l'honneur d'Héra, l'épouse de Zeus, célébrée comme son époux à Olympie. Ils ont lieu quinze jours après les Jeux masculins.

Ces dames retroussent leur tunique pour courir et celles qui remportent les épreuves reçoivent, en plus de la couronne d'olivier, un quartier de bœuf destiné, non pas à finir en souvlaki – que l'on se rassure, ce n'est en rien une façon de signifier aux participantes que leur place est à la cuisine –, mais à être pieusement déposé sur l'autel d'Héra.

Ces championnes font alors figure d'exception, car la plupart des jeunes filles grecques ne reçoivent aucune éducation physique. En fait, seules les petites Spartiates bénéficient d'une formation comparable à celle des garçons. Il s'agit d'ailleurs là d'une singularité notable dont s'offusque le reste de la Grèce. À Sparte, les jeunes filles pratiquent, tout comme les garçons, l'athlétisme, la lutte, le lancer de javelot et de disque dès le VI<sup>e</sup> siècle avant J.-C. Les habitants de Phthie, en Thessalie, en sont outrés et leur roi, Pélée, juge intolérable la liberté dont jouissent ces femmes. Comment s'étonner qu'Hélène ait été enlevée par Pâris si les Spartiates laissent courir leurs femmes les cuisses nues et la tunique flottante ? Elles ne sont que des « montre-cuisses », raillent les poètes !

Dans un tel contexte, il n'est pas surprenant que la seule et unique femme ayant jamais remporté une

couronne olympique au cours des Jeux masculins ait précisément été spartiate. Elle se nommait Kyniska.

À Olympie, la couronne la plus belle, la plus prestigieuse, est celle que remporte au dernier jour des Jeux le vainqueur du quadriges, une course de chars tirés par quatre chevaux de front. Descendre dans l'hippodrome est un privilège et un honneur suprême que briguent et envient les plus grands. Comme dans toute autre discipline, les compétiteurs doivent être grecs, de sorte que lorsque Alexandre en personne voudra engager ses chars dans la course, il devra auparavant prouver qu'il appartient bien à la grande famille des Hellènes.

Quant à l'épreuve elle-même, elle est effrayante. Les équipages doivent parcourir douze fois l'hippodrome dans sa longueur en tentant d'éviter à chaque tour une borne meurtrière ne laissant à leurs chars qu'un étroit passage. Les concurrents se croisent, se heurtent violemment dans un nuage de poussière. Les collisions fréquentes épouvantent les spectateurs autant qu'elles les échauffent et exposent les compétiteurs à de nouveaux obstacles à mesure que la course progresse.

Fort heureusement, il est possible de prétendre à la victoire sans pour autant jouer les auriges. Il suffit pour cela d'être propriétaire d'un équipage. Et voici précisément la subtilité réglementaire qui va permettre à une femme de concourir aux jeux Olympiques. Les faits sont relatés par Plutarque.

Agésilas II, roi de Sparte, soucieux de la renommée de sa famille, encourage sa sœur Kyniska à faire



concourir ses chevaux à Olympie. À deux reprises, en 396 puis en 392 avant J.-C., l'aurige entraîné par la princesse lacédémonienne va remporter la course, ce qui va placer les hellanodices en robe de pourpre – comprenez les juges – dans une situation inédite : comment, en effet, remettre la couronne à Kyniska alors que l'accès à l'enceinte sacrée est interdit aux femmes ? Ils contourneront finalement sans peine cette difficulté en lui remettant la couronne d'olivier hors les murs.

Déjà, en son temps, cette victoire qui restera unique dans l'histoire des Jeux est perçue comme un événement tout à fait exceptionnel et célébrée avec tout l'éclat possible. Sparte fait ériger un monument en l'honneur de Kyniska, comme il est d'usage de le faire pour les plus grands olympioniques. Elle fait même consacrer dans le temple de Delphes un char d'airain attelé de quatre chevaux et fait de monumentales offrandes au sanctuaire d'Olympie. Après sa mort, Kyniska fera l'objet d'un culte héroïque à Sparte où elle sera présentée comme modèle aux jeunes filles de la cité.

Seule femme dont mille ans d'olympisme aient conservé le nom, la Spartiate Kyniska ouvre en beauté notre galerie de portraits.



## MARGOT LA HENNUYÈRE

Première « tenniswoman » professionnelle  
(1401- ? / comté du Hainaut<sup>1</sup>)

Margot La Hennuyère, ou « Margot de Hainaut », est une fille du peuple. Née à Mons en 1401, elle se rend célèbre en France par sa dextérité au jeu de paume. Elle est l'une des premières sportives à avoir laissé une trace écrite de son existence.

Ancêtre du tennis<sup>2</sup>, la paume est inventée au royaume de France par des moines en mal d'exercice. En utilisant le sol, les murs et les poutres de leur cloître, les ecclésiastiques jouent avec une balle, l'esteuf, et la paume de la main. La vogue de ce sport se propage bientôt à travers toute l'Europe. On compte déjà treize tenanciers de jeux de paume à Paris en 1292. Sous le règne d'Henri IV, la mode tourne à la passion collective, au point qu'un diplomate pontifical en poste à Paris estime à deux cent

---

1. Période bourguignonne. En 1433, Philippe le Bon acquiert le titre de comte de Hainaut, faisant ainsi passer le comté de la maison de Bavière à celle des ducs de Bourgogne.

2. Le terme « tennis » vient de *tennetz*, mot lancé au moment de la mise en jeu de la balle dans le jeu de paume.

cinquante le nombre de terrains mis à la disposition des fanatiques de la capitale.

Parce que ce délasserement nécessite une vigueur qui est l'un des signes premiers du pouvoir, ce jeu est celui des puissants, il fait partie de la « topographie de l'existence mondaine<sup>1</sup> ». Du xv<sup>e</sup> au xvi<sup>e</sup> siècle, il n'est pas de prince, pas de seigneur qui, d'une manière ou d'une autre, ne soit joueur de paume. La distraction connaît d'ailleurs quelques martyrs au sang bleu tels que Louis X le Hutin, mort en 1316 des suites d'un refroidissement contracté pendant une partie à Vincennes. Charles d'Orléans, le prince poète fait prisonnier par les Anglais à Azincourt en 1415, passera vingt ans à Norfolk, avec pour seules récréations la poésie et la paume. Coïncidence extraordinaire, son geôlier au château de Wingfield n'est autre que l'aïeul de l'un des futurs inventeurs du tennis<sup>2</sup>.

Il y a des courts de paume royaux au Louvre, à Vincennes, à Versailles, à Fontainebleau, à Compiègne, à Saint-Germain. François I<sup>er</sup> va jusqu'à faire construire un court sur l'un de ses vaisseaux. Cela dit, les rois ne dédaignent pas les établissements publics, en particulier celui de la rue Garnier-Saint-Ladre (aujourd'hui rue du Grenier-Saint-Lazare), appelé le Petit Temple.

---

1. Alain Ehrenberg, *Le Culte de la performance*, Calmann-Lévy, Paris, 1991.

2. Walter Clopton Wingfield (1833-1912).

Naturellement, la femme ne participe pas en tant qu'actrice, mais en tant que spectatrice. D'où l'étonnement d'un bourgeois de Paris qui nous relate ainsi les exploits de Margot dans son journal :

« En cette année 1427, vint à Paris une femme nommée Margot, assez jeune, de 28 à 30 ans, qui était du pays de Hainaut, laquelle jouait le mieux à la paume qu'aucun homme eût vu, et avec ce jouait devant main derrière main très puissamment, très malicieusement, très habilement, comme pouvait faire un homme, et peu venait d'hommes à qui elle ne gagnât, si ce n'était les plus puissants joueurs<sup>1</sup>. »

En réalité, Margot appartient à la suite de Philippe le Bon, qu'elle a suivi depuis son Hainaut natal. Le duc Philippe doit séjourner à Paris trois semaines et il entend bien jouer à la paume durant son séjour. Voilà dans quel contexte Margot eut l'occasion d'affronter plusieurs adversaires masculins sous les yeux éblouis de nobles spectateurs.

La fille du peuple s'en retournera ensuite au pays, financièrement bien nantie, et poursuivra sa carrière de « star de l'esteuf » en Flandre et en Brabant. Devenue religieuse, elle passera ses dernières années à l'abbaye de Soleilmont, mais restera dans les mémoires comme la toute première « tenniswoman » professionnelle de l'histoire.

---

1. *Journal d'un bourgeois de Paris (1405-1440)*, éditeur A. Tuelley, imprimeur H. Champion, Paris, 1881.

Du temps de Margot La Hennuyère, les raquettes n'étaient pas encore en usage. On lançait les balles avec la main.

Au fil des siècles, le jeu de paume connut diverses formes : des gants virent remplacer les mains, puis l'on joua avec des battoirs en bois rudimentaires. C'est vers 1505 que l'on créa la première raquette en frêne dotée d'un long manche et d'un cordage en boyaux de mouton.

MARIE PARADIS  
& HENRIETTE D'ANGEVILLE

Premières femmes au sommet  
(1778-1839 / Sardaigne<sup>1</sup> | 1794-1871 / France)

*Marie Paradis*

Le nom de Marie Paradis est le premier de la liste des femmes intrépides qui affrontèrent le mont Blanc, le géant des Alpes, au prix d'efforts surhumains.

Nous sommes en 1808<sup>2</sup>. Chamonix s'appelle Chamouny et n'est encore que le prieuré d'une vallée d'alpages parsemée de petits hameaux desservis par des sentes qu'empruntent des marchands, bravant la neige et le froid, avec mule et traîneau. Le mont Blanc – la « montagne maudite<sup>3</sup> » – semble

---

1. Chamonix à l'époque, et jusqu'en 1792, fait partie du royaume de Sardaigne.

2. Pour d'autres, 1809, ou 1811 si l'on s'en tient au témoignage d'Alexandre Dumas.

3. Le mont Blanc est ainsi nommé parce que, étant couvert de neiges perpétuelles, il ne produit rien.

Cet ouvrage a été mis en page par IGS-CP  
à L'Isle-d'Espagnac (16)

N° d'édition : L.01EBNN000592.N001  
Dépôt légal : janvier 2019



